

# Spike Lee

## Un cinéaste qui n'en fait qu'à sa tête

Ismaël Houdassine

---

Number 260, May–June 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44374ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Houdassine, I. (2009). Spike Lee : un cinéaste qui n'en fait qu'à sa tête. *Séquences*, (260), 20–21.

## SPIKE LEE

## UN CINÉASTE QUI N'EN FAIT QU'À SA TÊTE

Depuis 1986, avec la découverte de sa comédie indépendante, *Nola Darling n'en fait qu'à sa tête*, Spike Lee est sans nul doute devenu l'un des réalisateurs les plus fascinants du cinéma américain. De la comédie (*She's Gotta Have It*) à la reconstitution historique (*Mo'Better Blues*, *Summer of Sam*), en passant par le drame psychologique (*Jungle Fever*) et social (*Do the Right Thing*, *Clockers*), Spike Lee, qui est à la fois scénariste, comédien et producteur, dit ce qu'il pense. Cela s'avère souvent enflammé, parfois bouleversant, mais au fond toujours juste. Séquences rend hommage à un grand du 7<sup>e</sup> Art.

ISMAËL HOUDASSINE

Lors du dernier Festival international des films de Toronto, *Séquences* a eu la chance de rencontrer le réalisateur américain Spike Lee et a profité de l'occasion pour l'interpeller. Reconnaissable entre tous, le réalisateur aux petits yeux rieurs et aux trop grandes lunettes venait présenter son dernier long métrage, *Miracle à St. Anna* (2008). Une œuvre qui raconte la destinée cruelle de jeunes G.I. noirs durant la Seconde Guerre mondiale.

## AUX SOURCES DE L'ENGAGEMENT

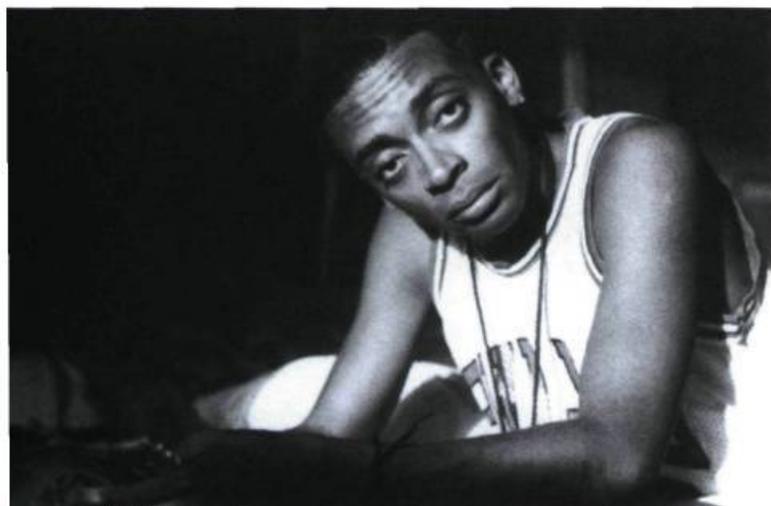
Spike Lee est né à Atlanta en 1957. La région est à l'époque encore marquée par la ségrégation raciale. C'est à Brooklyn que le jeune Spike grandit au sein d'un milieu aisé et cultivé. Un quartier qu'il n'oubliera jamais malgré son retour en Géorgie. D'ailleurs, plusieurs de ses longs métrages se situent dans ce borough de New York. Sa mère est institutrice et son père est musicien de jazz. Après des études au réputé MoreHouse College d'Atlanta, dont l'objectif est de former l'élite noire américaine, il se spécialise en cinéma à l'université d'Atlanta.

C'est durant les années 80, en tant qu'étudiant, qu'il réalise ses premiers courts métrages, comme *The Answer* (1980), une réponse en quelques minutes au *Naissance d'une nation* de David Wark Griffith. Blessé par ce film qui fait l'apologie du Ku Klux Klan, le jeune étudiant ne peut accepter la charge xénophobe d'une telle réalisation. Avec *Joe Bedstuy's Barbershop – We Cut Heads* (1983), moyen métrage dans lequel il brosse le portrait de petits commerçants de Brooklyn et de gros investisseurs, Spike Lee dénonce la main-mise des puissants sur les faibles. Il obtiendra pour cette œuvre l'Oscar du meilleur film étudiant en 1984.

**« Spike Lee n'est pas seulement l'un des meilleurs créateurs en Amérique, mais il est aussi l'un des plus essentiels »** Roger Ebert

Mais Spike Lee se fait définitivement remarquer avec son premier long métrage, *She's Gotta Have It* (*Nola Darling n'en fait qu'à sa tête* / 1986). À Cannes, le film présenté à la Quinzaine des réalisateurs emballa la croquette par sa nouveauté et son humour grinçant. Spike Lee y décrit, avec une liberté de style et de ton, les aventures d'une femme noire indépendante. Pour la première fois, un réalisateur afro-américain montre de l'intérieur les préoccupations des jeunes de la communauté. Avec un budget qui frôle le ridicule, 175 000 dollars, *Nola Darling* remporta sept millions de dollars. Dorénavant, on se souviendra du phénomène, un dénommé Spike Lee.

Très rapidement, Spike Lee devient le réalisateur noir américain par excellence et son cinéma lui permet d'exprimer des vérités qui dérangent. Il traite du racisme communautaire dans *Do the Right Thing* (1989) et de la sexualité interracial dans



Spike Lee

« Plus de 60 ans plus tard, est-ce que les jeunes Américains connaissent la participation à l'effort de guerre fait par ces soldats afro-américains ? ». La réponse de Spike Lee est cinglante : non ! Mais, pour le réalisateur, cela est dû moins au racisme qu'à une certaine apathie de la jeunesse et à une époque qui privilégie davantage la consommation, les loisirs que la connaissance. Selon le cinéaste, la discrimination survit plutôt dans l'oubli que la société entretient depuis de nombreuses années quant aux sacrifices des soldats noirs américains.

*Miracle à St-Anna* n'a pas eu le succès escompté lors de sa sortie en salle et les critiques sont restées mitigées sur ce film. Malgré tout, l'œuvre est courageuse et n'hésite pas à aborder des questions brûlantes, quitte parfois à déstabiliser. De film en film, le cinéaste garde le cap : la question raciale sert de trame de fond à son parcours unique.



**Jungle Fever** (1990). Auparavant, il y a eu **School Daze** (1988), un film sur la place des Noirs dans les écoles.

Le cinéma de Spike Lee est volontairement politique. À ce titre, il est un fier héritier du cinéma des années 60 et 70, l'âge d'or en la matière. En réalisant un film comme **Do the Right Thing**, l'Afro-Américain tend un miroir à cette Amérique et le reflet est terrible. L'image est celle d'une nation gangrénée par le racisme ordinaire. Radical ? Peut-être, mais le cinéaste crie sa rage et les brûlots qu'il signe sont des invitations à connaître une autre facette (moins rose celle-ci) du pays de l'oncle Sam.

Le réalisateur afro-américain est pratiquement le seul de sa communauté à avoir fait carrière dans le cinéma, une des raisons sans doute de l'attente du public à son égard. Même si Spike Lee est un cinéaste et non un politicien, il apparaît évident que ses films doivent définir la condition des noirs dans toute sa complexité. Il jouera le rôle avec brio.

Cependant, le meilleur est à venir, car Spike Lee nourrit un projet d'envergure : une hagiographie sur le très controversé Malcolm X. Lorsqu'en 1992 sort dans les salles le très attendu **Malcolm X**, on s'attend à un film agité, belliqueux, déluré. En fait, c'est tout le contraire. Dans une facture classique, le réalisateur s'attarde à nous présenter une figure américaine majeure. Il existe des cinéastes blancs qui réalisent des films sur Lincoln, Nixon ou Kennedy, mais aucun sur les personnalités afro-américaines. Spike Lee remet donc les pendules à l'heure. L'histoire, chronologique, linéaire, c'est tout d'abord, la vie de Malcolm Little. Une enfance compliquée à Omaha, un séjour en prison où il découvre la fierté d'être noir, son entrée chez les Black Muslims, son pèlerinage à La Mecque où il découvre l'universalité de sa religion et enfin son assassinat en tant que Malcolm X le 21 février 1965. Avec un Denzel Washington qui tient ici l'un de ses plus beaux rôles, le film est un succès populaire.

La cause des Noirs semble moins urgente pour le réalisateur qui, tout en s'adonnant à la pub et aux clips musicaux, réalise les années qui suivent des comédies légères telles qu'une chronique d'enfance dans **Crooklyn** (1994) ou les mésaventures d'une pseudo-comédienne convertie en *call-girl* dans **Girl 6** (1996). Le cinéaste tente un thriller policier avec **Clockers** (1995) et un drame sportif dans l'abouti **He Got Game** (1998).

Néanmoins, le côté vindicatif du réalisateur afro-américain n'est jamais loin. Il réalise en 1996, **Get on the Bus** sur le



Do the Right Thing

grand rassemblement pour les droits civiques et **The Very Black Show** (2000), qui concerne la représentation des Noirs au petit écran.

On le voit, la carrière cinématographique de Spike Lee reste impressionnante. Toutefois, il est intéressant de voir l'homme autant mésestimé. Étonnamment, il existe très peu d'ouvrage à son sujet et les dictionnaires sont en général incisifs et trop courts. Les polémiques médiatiques y sont sans doute pour quelque chose, mais ils n'expliquent pas à eux seuls le si peu de considération dont le cinéaste fait l'objet encore aujourd'hui. L'injustice est flagrante quand on sait que Spike Lee compte dans sa filmographie des films comme **25<sup>e</sup> Hour** (La 25<sup>e</sup> Heure / 2002) ou **Inside Man** (2006).

Considérée par les critiques comme le long métrage de Spike Lee le plus maîtrisé, **La 25<sup>e</sup> Heure** est l'œuvre d'un homme apaisé. En racontant les derniers jours de liberté d'un condamné pour trafic de drogue, le cinéaste réalise un film sans faille et touchant. Poétique, sensible et sobre, **La 25<sup>e</sup> Heure** est également l'une des premières fictions à aborder les attentats du 11 septembre 2001.

Le chef-d'œuvre **Inside Man** confirme le retour du cinéaste. Ce polar envoûtant relate le braquage d'une banque à New York. Grâce à un scénario bien ficelé et à une mise en scène impeccable, le spectateur est invité à se méfier des évidences.

Au fil de sa carrière, Spike Lee a acquis l'expérience et son regard s'est aiguisé. « On m'a donné la bénédiction, a dit le réalisateur un jour, de pouvoir exprimer le point de vue d'une population noire qui, par ailleurs, n'a pas accès au pouvoir et aux médias. Je dois en profiter tant que je suis rentable. » Issu du cinéma indépendant américain, fils spirituel de Jarmusch, Spike Lee demeure un témoin attentif de sa société. Il questionne effrontément, mais ne fait pas la leçon. Au fond, nous en saurions beaucoup moins sur la communauté afro-américaine si nous n'avions jamais eu les films du cinéaste. ③